

Gilles Fumey
28 décembre 2005

Mary (Abel Ferrara)

Beaucoup de ceux qui iront voir *Mary* d'Abel Ferrara, ne le verront pas pour ce que ce film peut leur dire des paysages ou des lieux. D'ailleurs, Ferrara s'en défendrait. Car le cœur de son dernier opus est plutôt celui d'une réflexion théologique sur *L'évangile selon Marie*, texte apocryphe retrouvé en 1945 à Nag Hammadi, en Haute-Egypte dont le *Da Vinci Code* a fait son ressort avec le secret gardé par l'Eglise depuis ses origines : Jésus et Marie-Madeleine amants, parents d'un enfant, *etc.* On passera sur la rivalité entre la femme que les évangiles décrivent comme une prostituée - et que Juliette Binoche incarne à merveille comme une femme sacrifiée par l'institution, mais réellement amoureuse - et les disciples Pierre et André, qui représentent le système masculin qui aurait étouffé le secret de cette liaison. Aujourd'hui, la bibliothèque de « La Pléiade » publie ce codex de papyrus fragmentaire du IIe siècle qui était resté dans l'ombre, avec d'autres comme les évangiles de Thomas et de Pierre, le protévangile de Jacques, l'apocalypse d'Esdras, *etc.*

La quête de ce film est celle d'Abel Ferrara lui-même, souvent présenté comme un cinéaste en perte de repères. Il donne ici un autoportrait de créateur qu'il signe par le personnage de Tony Childress, cinéaste lui-même qui vient de tourner *Ceci est mon sang*. En réalité, c'est bien plus chez Ted Younger (Forest Whitaker) qu'il faut trouver cette quête. Ce journaliste de télévision va voir sa vie recadrée par un drame familial, une naissance prématurée de son fils qui a eu lieu pendant un adultère et qui le pousse dans une église à crier son angoisse et à faire don de sa vie pour sauver l'enfant et sa mère.

C'est alors que New York devient le décor hanté d'une Babylone moderne où Whitaker est aux abois : Ferrara malaxe avec sa caméra les images de la ville nocturne en limousine par le travelling, la surimpression, par le mouvement ascensionnel et écrasant, l'enregistrement du monde réel mais aussi des écrans d'ordinateurs, des voix du téléphone pendant une émission de télévision ou une conversation en voiture... Les plans urbains rappellent *King of New York* mais ils vont bien plus loin : en s'associant avec le producteur d'origine argentine Fernando Sulichin (qui travaille aussi pour Scorsese ou Larry Clark), en déplaçant son plateau de tournage vers Jérusalem et Rome, il procède à un subtil mélange d'images, de supports, de lieux et d'époques. Ferrara, au montage, surimpose avec brio un film dans le film, il raccorde du 35 mm à la vidéo, voire à un écran d'ordinateur, passant du mur des Lamentations à Jérusalem à une maternité à New York sans quiproquo. Il mêle avec une évidence éblouissante une nuit d'encre aux abords de Central Park aux rues animées d'un marché en Israël, une bagarre en pleine Intifada, une salle de cinéma suffisamment agitée pour qu'on ne devine pas très bien quel type de bagarre s'y passe entre spectateurs, flics, poseurs de bombes... Ces lieux qui pourraient être présentés comme un fatras d'images sont, en réalité, l'espace où Ferrara quête les acteurs dans leur recherche : pas d'histoire, pas de scénario, juste ce qu'incarnent la personnalité de Binoche, Whitaker, Modine qui offrent leur vie en vrai, la première actrice mystique, le second fils de pasteur et le dernier, rejeton d'un projectionniste. Les trois s'habillent des lieux : Binoche derrière la pierre roulée du tombeau, Whitaker sur les plateaux cathodiques du protestantisme américain, Modine allant de l'un à l'autre sans savoir qui il est.

On est à mille lieues des récits très narratifs de *L'évangile selon saint Matthieu* de Pasolini, du *Jésus* de Zeffirelli, du *Messie* de Rossellini ou même de *La dernière tentation du Christ* de Scorsese. Le film commence là où s'achève la passion (allusion probable à Mel Gibson). En cela, *Mary* est une belle expression de ce qui peut advenir à l'écran et que la télé-réalité use jusqu'à la caricature : la quête de son intériorité ou l'irruption du spirituel jusque dans la violence du monde.

Critique : Gilles Fumey

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net